
3 1761 07966220 1

GEORGES DUHAMEL

SELON MA LOI



PARIS
COLLECTION " ŒUVRES ET JOURS "
EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR
7 RUE CORNEILLE
MCMX

SELON MA LOI

POÈMES

(1909-1910)

DU MÊME AUTEUR

—

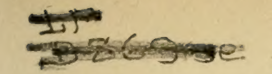
POÉSIE

DES LÉGENDES, DES BATAILLES . . . . 1 vol.
"*L'Abbaye*", Paris 1907.

L'HOMME EN TÊTE . . . . 1 vol.
"*Vers et Prose*", Paris 1909.

PROSE

NOTES SUR LA TECHNIQUE POÉTIQUE . . . . . 1 vol.
En collaboration avec Charles Vildrac, Paris 1910.



GEORGES DUHAMEL

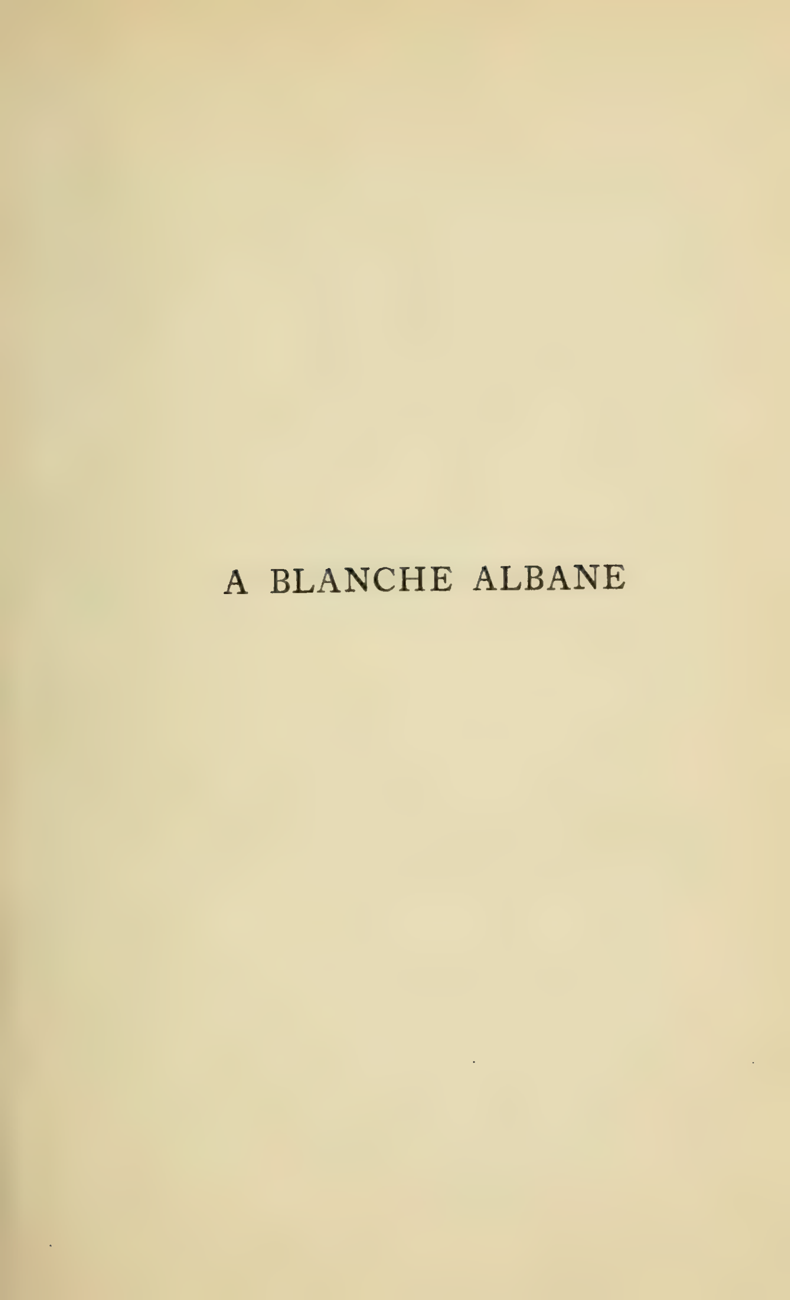
SELON MA LOI

POÈMES



PARIS
COLLECTION "ŒUVRES ET JOURS"
EUGÈNE FIGUIÈRE, ÉDITEUR
7 RUE CORNEILLE
MCMX

Il a été fait de cet ouvrage un tirage spécial comprenant dix exemplaires sur papier de Hollande numérotés à la presse de 1 à 10.



A BLANCHE ALBANE

PRÉLUDE

Puisque je vais porter un sort, le mien,
Puisque je vais tenter mes forces, ma mesure,
Et jouer ce rôle qui m'appartient,
Que l'énergie me soit donnée, avec l'amour !

Je promets en retour une fidèle étreinte,
Et de ne rien garder de ce que j'ai trouvé,
Et de demeurer pur selon ma race et ma manière,
Et d'être simple encor pour qui n'a rien appris...

*
* *

Mes mots, mes mots ! pleins et nourris,
Je vous ai pris aux lèvres de quiconque parle
Et vous aime, ô le meilleur bien de mon pays !
Peut-être ne saura-t-on plus vous reconnaître.
Je vous ai pris et redits avec ferveur,
Et pour vous être trop complu devers mon âme,
Vous ne ressemblez plus sans doute
A ce que vous étiez avant que d'être à moi...
Mais pourrai-je prier qu'on tente l'aventure ?

*
* *

Si j'ai voulu tendre mes mains vers une chose
Pour la saisir, rude et compacte, dans mes doigts,
Pour en arracher la croûte de crasse,
Puis la nommer avec ravissement,
O mots ! n'avez-vous pas dû monter avec force !
Et si j'ai voulu fixer la couleur
Qu'un semblable dépouillement mettait au clair,
Et juger les vertus intérieures d'un être
Et le dessin qu'il fait dans le soleil
Et l'odeur et le goût qu'il ne cède qu'à la longue,

Et la pesanteur qui l'attache au sol...
O mots ! n'a-t-il pas fallu qu'avec violence
Je vous tire et je vous unisse sous mes yeux !

Repartez maintenant vers vos autres maîtres,
Mais imprégnés de ma force et pour longtemps.
Partez, comme des oints d'une huile pénétrante,
Que les plus simples d'entre vous soient les plus forts !

Puisque je vais porter, puisque je porte déjà
Le poids que je me suis choisi moi-même,
Je ne saurai surtout rien demander d'autrui.

Mais je souhaite, s'il m'advient de contempler
Une pierre, un homme, ou quelqu'autre objet,
Je souhaite de vraiment le voir
Et de lui retirer ses raisons de lui-même
Plutôt que lui prêter certaines que je sais...

Je ne veux pas donner en pauvre,
Je ne veux plus donner stérilement,

Je ne peux plus prêter à la nature riche et pleine.

Mais je vais aller, attentif et pénétré,
Respirer ailleurs et me taire et recevoir,
Et quand je reviendrai, couvert de brume et de feuillage,
Je crois qu'il y aura du bonheur ici pour chacun.

LE VOYAGEUR

Il traverse son pays
En berçant d'anciens projets
Blottis dans les coussins de sa voiture.
Son cœur s'élance avec les bonds de la portière.

Il a tant vieilli, tant changé, là-bas,
Que son pays ne le reconnaît pas ;
Mais quant à lui, dans la lenteur de ses repas,
Il reconnaît jusqu'aux fleurs peintes des assiettes
Et jusqu'aux nœuds dans les solives des plafonds.

Il traverse sa vieille terre,

Tous ses sens à la portière ;
Il moissonne des moissons
Pour lesquelles il a semé voici dix ans.
Depuis les souvenirs en friche ont poussé vite.

Il lui faudra bientôt retrouver un village
Dont le nom fait rêver un peu, sourire aussi...
Il sent une légère hâte
Où flotte une ombre d'inquiétude et de souci.

Voici le village et voici la nuit tombante.
Ce qu'il voit par la portière
Sursaute aux cahots sur les gros pavés.

On vient d'allumer les lampes dans les maisons,
A droite, à gauche, au bord de la route ;
On allume dans presque toutes,
Mais certaines restent sans feu
Qui, non plus, n'avaient pas de feu jadis.

Alors il dit que la voiture aille moins vite,

Car il pressent une chose profonde.

Voici la première maison...
Autrefois, à travers la vieille vitre verte,
On voyait un petit tableau cadré de paille,
La cheminée avec un globe et des portraits
Et puis encore un peu d'une autre chose triste.
On voyait tout cela quand on passait voici dix ans.

Il regarde, et comme il revoit la même chose,
Tout ce qu'il a vécu depuis dix ans n'existe plus.
La portière a sauté plus loin,
Ces maisons, il les connaît toutes,
Il est entré jadis dans presque toutes.
Par leur porte ou par leur fenêtre
Il revoit juste un même ancien objet,
Il revoit les mêmes gestes des mêmes êtres,
Le jour passé se noue avec le jour présent
Et tout le reste est une lacune fumeuse...

Là-bas, un enfant criait,

Un jour, il y a dix ans...
La voiture arrive et juste un enfant crie ;
Certainement, un enfant crie depuis dix ans.

Là-bas, un homme agonisait
Jadis, quand il a quitté la contrée,
Alors, en passant, il entend les cris
De l'homme qui n'est pas encore mort.

Plus loin même, auprès d'une borne,
Il retrouve un petit garçon d'autrefois
Qui, pourtant, devrait être un homme.
Il a peur, on l'attend, ici, depuis dix ans ;
La vie s'est arrêtée, ici, dans cette attente.
A droite, à gauche, il connaît tout,
Il prévoit tout, retrouve tout.

Mais cependant la route monte,
Avec des arbres sur ses bords,
Des arbres qu'il a vu planter,
Ils étaient gros comme une canne...

Ciel ! que les arbres sont devenus grands et forts !
Les arbres ne l'attendent pas depuis dix ans,
Ils ont vécu, ils ont vieilli...

Et maintenant le village est loin derrière,
La campagne entre librement par la portière,
Mais au fond des coussins fanés, dans les cahots,
Le voyageur serre les dents sur des sanglots.

LA SEULE PRÉSENCE

DON DE SOI

Est-ce bien moi dans ce fauteuil et qui cause ?
Ne m'en assurez pas trop rapidement
Avec votre rire qui juge si bien des choses.

Si le hasard me veut ailleurs et conspire
Avec ce qui m'entoure ici, sous vos yeux,
Trop de moi s'en ira là-bas, si docile ;
Mais mesurez le sillage que je peux...

Pensez-vous pas à ce tison dont la course
Cingle le noir d'un long regret qui ne veut pas périr ?
Ah ! devinez comment je règne où je demeure,

Comment je vis entre ici et là, longuement...

Mais je reviendrai, puis côte à côte,
Nous promènerons l'aimable désir
De se réclamer à tout ce qui disperse,
De nous amasser pour nous offrir, mieux et lourd.

Et cependant, il faut que je vous avoue...

Ce peuplier qui grelotte au bout du jardin,
Et qui s'effeuille au fil du canal, tous les ans,
Regardez-le, de grâce, et voyez cette grande branche
Qui fait des signes dans le ciel, tout le jour,
Qui fait de longs signaux vers l'Ouest, tout le jour.

Ah ! pardonnez, car je vous accepte sans crainte,
Et j'ai la volonté candide des hosties...

Mais depuis de longs mois je balance sur cette branche,
Et l'automne à venir ne saura pas m'en détacher.

DESTINÉE

Et quand des lueurs veilleront dans mes yeux,
Tu ne devras pas t'en émouvoir et cesser
De poser fidèlement sur mon visage
Tes paroles, comme d'invisibles mains.

Et quand des gestes inachevés
Lanceront de petites vagues sous ma peau,
Il te faudra rester sereine et vigilante
Et laisser passer l'étranger.

Il arrive dans mes oreilles
Des bruits qui ne sont plus des bruits

Tant ils furent lavés de vent...

Des troupeaux de désirs perdus
M'ébranlent au passage un peu,
Me volent ma force et s'en vont.

Et tant de choses agonisantes,
Et tant d'efforts sans force et presque éteints
Que je recueille entre mes mains et que je tiens,
Que je réchauffe avant de les lâcher dans la tourmente

Aussi, lorsque tu vois, devant toi, dans tes bras,
Frissonner et pâlir cet homme que je suis,
Il faut ne rien troubler, mais demeurer paisible,
Et chanter, comme font les gardiennes du feu.

AU SEUIL

Ce que tu m'as dit n'est pas arrivé
Jusqu'à mon oreille,
Et pourtant je sais que tu m'as parlé.

Les mots qu'a voulu choisir ta pensée
Sont restés au large,
Comme une barque hésite, balancée,
Sans rentrer au port.

Je ne sais pas ce qu'ils apportent,
Mais je sens qu'ils vivent tout près de moi,
Qu'ils ne sont pas encore effilochés, ni chavirés,

Qu'ils flottent, comme une fumée
Que le ciel respecte entre deux soupirs.

Je ne les ai pas accueillis
— Je peinais au dedans de l'être
Et je ne les attendais pas —
Mais quelque chose m'a fait connaître
Qu'ils tremblaient de froid au dehors
Et qu'ils allaient bientôt mourir.

Ce que tu m'as dit n'a pas pénétré
Dans ma connaissance ;
Mais qui donc alors
Est venu gratter doucement la porte
Et me dire que je pouvais comprendre encore ?

Je pense au plaisir d'avoir dans ses mains
Un oiseau peureux,
Et de le garder, sans fermer les doigts,
Mais sans qu'il s'envole...

Je pense à ce jeu d'avoir sur les lèvres
Moins qu'un souvenir,
Et de rester sans parler, dans la crainte
De l'anéantir.

Je pense ainsi, et tout à coup
Ce désir me vient de connaître
Ce que j'ai laissé hors de moi...

Mais les mots restés aux portes de l'âme
Sont évanouis ;
Je les cherche en vain dans le vent qui flâne...
Je ne saurai pas ce que tu m'as dit.

L'ATTENTE DANS LA NUIT

Je suis au milieu de ma chambre, et je t'attends.

Tous les bruits de ce coin du monde
S'en vont stagner comme dans un bas-fond d'orchestre
Ils y gonflent une rumeur de cordes graves,
Ils y tordent un écheveau de cris confus.

Derrière le décor des palais de carton,
Dans le lit profond des canaux entre-croisés,
Ils circulent comme une eau lente.

Je suis tapi dans mes oreilles et je t'attends.

Je suis au centre d'un grand bruit noir,
Et depuis qu'il me faut attendre,
Je me sens drainer ce bruit vers mon front,
Je me sens l'aspirer par les trous de mes tempes
Et le fouiller au passage avec des doigts nerveux.

Ton bruit, celui que fait ta vie, là-bas,
Je le reconnais au milieu des autres,
Je le surprends, je le devine et le démêle
Comme un fil au sein d'une trame.
Avec la tendresse inquiète
Et cette peur de le casser
Je le tire, si doucement,
Et je le sens monter vers moi
Et s'enrouler sur l'axe virant de ma vie.

Je suis au bord de mes oreilles, et je t'attends,
Et te cherche dans les perspectives sonores.

Laissant un anneau de silence
Comme un vide autour de l'athlète,

Tout le peuple des sons s'écarte de ma tête.
Parfois, un des leurs sort des rangs
Et s'avance un peu sur l'aire déserte,
Puis il retourne s'absorber.

C'est ainsi pendant longtemps,
Mais j'attends, je t'attends et tout cet ordre change,
Et c'est alors que me surprend l'événement...

Je suis au centre d'un tympan clos et vibrant ;
Un bruit perdu, comme un voyageur affolé,
Vient rôder le long de mes murs.
Je fais semblant de l'ignorer,
Je fais semblant de ne plus garder ma demeure,
Et le voilà qui pénètre chez moi ;
Mais il retourne à la fenêtre et fait des signes,
Il appelle vers lui d'autres bruits vagabonds.
Ils entrent : tout de suite ils enflent ;
Ils s'installent avec audace ;
Ils font une énorme rumeur ;
Tirant à eux les ondes laissées au dehors,
Ils se fortifient dans la place ;

Ils prennent de l'aisance et de la densité ;
Ils vont agacer les instruments de musique
Et tentent de les débaucher.

— Je pourrais les chasser d'un claquement de doigts,
Un ordre du piano pourrait vider la chambre,
Et régner.
Je sais qu'un soupir de ma gorge
Prévaudrait sûrement sur le reste des choses
Et me ferait un matelas épais et sourd.

Mais non ! mais non ! Je respire à peine,
Je rassemble toutes mes troupes contre moi,
Et laisse, pour un temps, s'amuser les barbares.

Je fais comme si des oiseaux entraient chez moi ;
Pour ne pas les troubler, je semble être de pierre.

Puis je deviens une oreille du monde :

Le grincement des cheminées
Est plus acide encore ici
Que dans le reste de l'espace,
La moindre cloche chavirée
Entre ici comme dans un port ;
La faim du nourrisson qui bêle
Vient pleurer plus fort ici que partout ;
Et le cri du cuir des semelles attardées,
Et le rire des malfaiteurs,
Et la chanson de la boisson, le long des murs...
... Plus énergiquement, plus victorieusement qu'ailleurs.

Oh ! non ! Je ne veux plus cela.
Oh ! non ! oh ! non ! Une colère
Tire sur mes tendons sans m'ébranler le corps.
... Ils sont là, dansant dans la chambre.
— Mais le cri de tes pas n'est pas encore ici ;
Il balbutie encore au loin parmi les autres. —

A moi ! je vais ordonner : Sortez !
Plutôt, vais-je respirer ce petit soupir
Qui doit seul chasser tout le reste ?
Je vais... Non ! non ! Je ne sais plus ;

Sortez ! sortez ! Je ne sais plus ; je ne peux plus.
Ils ont bien l'air de gambader autour de moi,
Mais si vite ils se réfugient derrière un meuble...
Je ne frappe que le silence.
Ils s'écartent un peu, puis reviennent danser ;
Je ne peux plus rien contre eux tous,
Toujours plus insolents et toujours plus nombreux.
Je suis vaincu. Sortez !... Sortez !...
— Je ne sais plus si j'ai parlé. —

— Ha ! Ha ! Là-bas, dehors, secs, nets, sur un trottoir,
Très loin, très loin, précipités,
Des pas : tes pas ; et aussi ce furtif frôlement
De l'ombrelle, le long de ta jupe ;
Et aussi le très menu crépitement
De la pointe d'acier du bout de tes lacets,
Et le heurt léger, contre ta hanche,
De ce sac où tu mets un livre.

... Sortez ! — Ils sont muets et tassés dans les coins.

Secs, nets, tes talons sur la pierre,

Successifs, dominants dans mes oreilles ;
Et puis, un bruit profond de porte de caveau,
Un bruit interne, mais vraiment universel.
Tu marches en bas, tout en tremble ici,
Tu marches, tout en bas, dans la cave du monde...
Tu marches très distinctement dans mon ventre.

... Sortez ! Sortez ! Mais non, je les perçois à peine.

Tu glisses tes doigts sur la rampe ;
Il monte, tout le long, une flamme sonore
Qui tourne vers le ciel avec un bruit de lyre.

Nets et nerveux, tes pas, sur le parquet, devant la porte.

Une rumeur inouïe prépare ton entrée.
Ah ! la porte respire un peu :
Oh ! tout de suite

Tous les étrangers se sont bousculés;
On les entend couler, dans l'escalier, au ras des marches,
On les entend glisser, se perdre...
Et tout à coup,
Par devant la toile de fond de l'univers,
Tu apparais, follement grande dans ma tête.

Ah ! toi ! tu ne sais pas, en marchant dans la chambre,
La rude chasse et tous les bruits qu'on y a faits.

SILENCE

Entre nous, entre nos corps,
Un léger silence vaguait,
Avec des mouvements de brouillard qui s'étire,
Avec des lenteurs, et des tourbillons aussi,
Et, de-ci de-là, des coins de grand calme
Jusqu'où le bruit ne pénètre jamais.

Alors, tu as dit un mot, et presque à voix basse.
Peut-être, pour toi, le silence est revenu,
Peut-être, pour toi, tout a gardé sa place,
Tout a vibré, sensiblement, puis s'est tu.

Pour moi, voici :
C'était un mot
Translucide comme la pluie
Ou comme un halo d'haleine aux carreaux...
Il n'est pas mort au sortir de ta bouche.

Entre nous deux se promenait
Un silence blanc et timide.
Ta voix, ta voix belle et vive
Y a fait tomber la graine du bruit.

Elle y a germé tout de suite,
Elle y dure et s'endurcit,
Elle s'étend et s'étale
Et grandit et gronde et croît ;
Mais oreilles en sont pleines.
Ce n'était qu'une parole...
Je m'en souviens, un mot si grêle...
N'est-ce pas plutôt un torrent qui roule,
N'est-ce pas un grand cri qui ne peut pas ne plus crier !
D'une tempe à l'autre une corde est tendue, stridente,

Et danse et ronfle et tout à coup
S'exaspère et se casse roide...
Ma tête, ivre de son, tombe au fond d'une eau froide.

— Entre nous deux, le même encore,
Un silence s'amuse et coule et nous endort.

ÉDUCATION

Tes mains sont venues jusqu'ici
Couvertes de la carapace
Dont les alourdissent tes gants.

Elles me font penser ainsi
Aux oiseaux qu'on mène à la chasse
Et qu'on calme en les aveuglant.

Elles ont peur et semblent timides ;
Le temps est venu de les rendre à l'air
Et de les écorcher complètement et vite
De cette peau qui leur est étrangère.

Dépouille-les, comme d'une écorce,
Mets à nu leur miraculeuse chair
Et plonge-la, tout de suite, avec force,
Dans le vent comme dans une source.

Dégagés de leur taie épaisse,
Agite dans le vent des doigts vifs et clairvoyants,
Agite et cueille et prends les choses qui s'y pressent,
Et comme on court, gardant dans sa paume un peu d'eau,
Reviens vite et m'apporte en hâte ces richesses.



SERVITUDES

PRÉLUDE

Toi qui seras choisi sans choix, par une route,
Pour venir mélanger ton air avec le mien,
Tâche de me montrer un front marqué du signe,
Et j'y ferai peser l'amitié comme un sort.

Je te devrai, pendant des heures ineffables,
De m'ébattre, hors de moi, sous ton œil fraternel ;
Et nous adoucirons ensemble
Ce compromis de n'être plus tout seul.

Et puis, nous agirons pour que la vie soit bonne ;
Et nous ne plongerons parmi les autres hommes

Que pour mieux revenir et pour mieux savourer
Le goût de nos esprits, comme une récompense.

Qu'il soit ainsi ! Je sais avoir besoin de toi ;
Et je peux t'encombrer de toute ma personne.
Mais je consens aussi, pour toi,
A vouloir mal ce que je voulais avec rage,
Et à vouloir un peu ce que je ne veux pas.

Et puis, marchons, d'un pas égal, puisque je t'aime.
Je ne te dirai rien si ton élan nerveux
Te chasse plus avant quand je voudrais m'étendre.
Mais, je t'en prie, il ne faut pas que tu t'arrêtes
Quand un maître désir m'ordonne d'avancer.

O mon ami ! — ceci n'est pas en ta puissance —
Mais ne sois jamais tel qu'un temps vienne où je sente
Avec un grand découragement, m'envahir
L'indomptable besoin de ne te plus chérir.

L'ÉCHEC

Lorsque j'arrive à sa maison,
Je sais ma place encor, mon volume et mon poids,
Je serre et je pétris des brides dans mon poing,
Je sens trépider les choses environnantes
Très fortement, d'un mouvement universel.

Je connais chaque effort et le mesure et le peux
— Ne suis-je un noyau dur dans la savoureuse pulpe ? —
Et les rayons s'arrêtent et se transforment sur moi.

Sécurité ! Je suis le maître !
— Je suis heureux sans rire et me défigurer,

Je puis être vigoureux sans songer au mal —
Une grande respiration murmure à l'aise
Et ma poigne maintient l'enthousiasme au pas...

Dans cet état, chaque acte mien qui s'accomplit
Mêle à plaisir le bonheur et le besoin
Et met une guirlande aux choses nécessaires :

Je marche et le dessin du corps est pour la joie ;
Mon œil prévient... mais non sans aimer et sans rire ;
Mon bras ne lève rien qu'avec un fier désir
Et le cœur qui dévide la vie s'en émeut.

Cet air, substantiel, me sert également
A siffloter les airs aigus de la victoire
Ou bien encor ces chants informes des enfants.

Je suis ainsi, traînant un sillage orageux,
Lorsque j'arrive à sa maison.

Puis je rentre, et bientôt toute saveur s'épuise

Comme le goût d'un aliment qu'on mâche trop...

*
* *

O joie puissante ! ils t'ignorent ceux-là.
Tu n'as jamais fait gronder tes mots dans leur gorge,
Et jamais élargi des frissons sur leur peau.
Ils n'ont jamais surgi sur la pointe de leurs pieds ;
Ils n'ont jamais senti, dans l'air, des cordes graves
Naître spontanément, lyriques, sous leurs doigts,
Pour dominer glorieusement sur le silence.

O puissante ! leur plus grand cri ne s'entend pas
Et la plus faible de leurs plaintes s'entend trop.

O joie robuste ! ils ne savent que le plaisir...
Mais celui-ci n'est point fait selon ton image,
Et tu n'es pas non plus la volupté.

Lorsque je marche, je te brandis dans ma main
— J'entends dans ma dextre, plus forte et plus digne —
Je te porte et tiens devant moi,

Et tu es, devant moi, un battement brûlant,
Et tu maintiens en respect le troupeau des peines
Qui suivent à distance et n'osent approcher.

— La douleur seule... mais lumineusement forte...

O joie puissante et battante dans mon poing !

*
* *

Mais c'est tout de suite une ignoble défaite,
Une défaite sans combat et désespérée...

Il n'a rien dit que ce qu'il a coutume,
Il n'a rien su que ce qu'on lui connaît,
Il n'a rien fait que ce qu'on lui fait faire.

Mais je m'en vais, complètement triste et battu ;
Je m'en vais de chez lui, petit et misérable,
Diminué pour de longs jours...
Et si je me maintiens debout,
C'est l'habitude, et son rude corset de bronze...

LA DÉCEPTION

Il était mon ami déjà
— Voilà plus de dix ans, voilà quinze ans peut-être —
Il était mon ami déjà,
Bien avant le temps du premier duvet des joues...

*
* *

Nous avons dormi sur la pierre ensemble,
Même il nous est arrivé de n'y point dormir...
— Mais faut-il souffrir sur la pierre ensemble
Pour ne l'écrire après que sur le sable ?

Tous deux avons eu faim devant la même assiette,

Dignes, sachant voiler nos yeux calculateurs...
— Nous avons mangé de ces fêtes
Jusqu'aux inoubliables miettes.

Nous avons viré dans les mêmes cercles
Et chaussé les mêmes empreintes du terrain
Et respiré, pareillement, dans l'air commun
Et, vigilants, réglé les courants de l'échange.

Je n'ai pas aimé tout ce qu'il tenait en haine
Et je n'ai pas aimé la femme qu'il aimait.

Nous savions aussi nous prendre à l'écart
Pour cracher la colère ainsi qu'une salive
Et puis chercher le mot qui console et qui lave.

O tristesse ! puis-je compter
Les soirs où, vautrés côte à côte,
Les pieds gonflés des mêmes courses au soleil
Nous attendions d'avoir bien vidé la journée ?

*
* *

Il était déjà mon ami
Avant l'âge des grands désirs ;
Ce pourrait être encore ainsi...

Mais en passant auprès de lui,
J'ai pu brusquement regarder
Dans le repli de son oreille
— Je n'y avais jamais songé —
Peu m'importe ce qu'on y voit,
Mais c'était la première fois,
Et j'ai compris combien il m'était étranger.

TON BONHEUR

Parle donc de ton bonheur,
Je suis prêt à le reconnaître ;
Je veux lui donner toute son ampleur.
Quelle que fut sa raison d'être
Je saurai lui trouver des raisons de grandir.
Tâche d'être heureux : je suis le public.

O mon cher ami ! dis-moi ce bonheur,
Et je saurai mettre sur ma figure
L'étonnement propice à ton plaisir
Et même un peu d'envie, si je crois nécessaire.

Si tu brandis des poids, pour me montrer ta force,
Je tenterai de les lever, non sans grimaces,
Et je te promets bien de ne pas réussir.

Et si tu me surprends d'un trait de ton audace,
Je suis sûr, aujourd'hui, de ne rien découvrir
De plus hardi parmi mes propres souvenirs.

O cher heureux ! parle sans crainte !
Tu sauras mon bonheur aussi, mais juste assez
Pour n'avoir pas de honte à m'exalter le tien.

Et je peux te promettre encore
D'être jusqu'à la fin assez bien dans mon rôle
Pour, devant toi, ne pas penser ce que je pense,
Et te faire ignorer qu'on pourrait le penser.

CHEZ EUX

Je suis enfin hors de leur maison !
J'avale vite un peu de bise...
Il y a si longtemps que je me gargarise
Avec ce même air poisseux
Dont ils lessivent leurs poumons.

Je viens d'embrasser leurs petits enfants
— Les plus finis sont de beaux jouets mécaniques ;
On achève de mettre au point les plus petits —
Je viens de donner la réplique
Pendant l'opéra bouffe des adieux.

Leur main m'a semblé molle et douce,
Avec un peu d'humide dans le creux
Et des doigts sans initiative personnelle.
J'ai remué toutes ces choses dans mes gants...
Pendant que tous ces gens se pressaient sur mes pas.

Pourtant, ces amis-là, je ne les aime pas.
Mes yeux ne les souffrent guère,
Et mes oreilles les détestent ;
Ils sont si peu de mon espèce
Que je me sens moins près d'eux que des pierres.

Terre ! tu fais l'oreille sourde,
Tu rampes, non sans quelque majesté,
Et les maisons de ce village
Soulèvent de boutons ta carapace pustuleuse ;
Mais se peut-il que tu sois étrangère
A ce qui m'a conduit ici ?
Et je te frappe de ma botte avec colère.

Leur hospitalité pourtant fut bonne ;

Je ne suis jamais resté sur mon appétit ;
Ils avaient raidi de conseils leurs petits
Et bâté d'ordres leurs servantes ;
Vraiment, je n'ai jamais eu froid chez eux,
Je n'ai jamais connu le froid du corps chez eux,
Je crois que tout ce qu'ils ont fait fut honorable ;
Et cependant que manquait-il à leur feu ?
Mais que manquait-il à leur table ?

*
* *

Terre ! tu courbes tes chemins
Comme les traits d'une écriture grande et ferme ;
— Mais je ne la lirai pas. —
Tous tes arbres remuent leurs mains
Et marmottent les versets de ta sagesse ;
— Mais je ne comprendrai pas,
Et je ne veux pas écouter ce vent
Qui chantonne à mes côtés, en marchant,
Et qui fait le compagnon bon enfant.

Mère ! Je suis plein de rancune

Tu n'as pas bien fait ton devoir ;
Le cœur que tu m'as donné n'est pas simple,
Peut-être aussi n'est-il pas bon,
Mais je vois trop tout ce qu'il faudrait ne pas voir.

MOI SEUL

Tu vas mourir !
— Je ne peux pas te contempler
Sans que ces mots remuent dans mes oreilles.

Tu ne peux plus ne point mourir !
— Cela me met, quand je t'écoute,
Des brumes chaudes dans les yeux.

Entre nous tous, ici, faits pour la mort,
Tu es désigné, tout de suite ;
Entre nous tous, tant oublieux...
Entre nous qui n'y pouvions croire.

Tu vas mourir ! Je ne suis pas seul à le dire,
Je ne tiens pas seul le secret,
Mais j'ai, seul, cette certitude.

Car le destin veut que cette âcre certitude
Eclose en moi y soit plus robuste qu'ailleurs ;
Elle peut balbutier faiblement chez les autres,
Mais elle est maintenant assise dans mon cœur
Et c'est elle qui te regarde par mes yeux.

Oh ! c'est injuste ! et c'est un amer privilège !
Je suis très sûr, à tout instant, d'être le seul
Qui sache que, vraiment, tu dois bientôt mourir,
Qui pèse ce que vaut l'espoir entre tes mains.

Et, cependant, cherche mes yeux sans inquiétude,
Cherche, ô mon pauvre ami, tu ne descendras pas
Jusqu'au fond, où est la tristesse ;
Et tu seras joyeux, et je serai le seul,
Le seul encore, à savoir trouver les paroles
— Celles qu'il faut — pour te parler de l'avenir.

Et tu seras joyeux...
                    Et l'heure d'être faible
Ne m'a pris et ne me prendra que loin de toi,
Si loin que rien ne t'atteindra de ma faiblesse.

L'HEURE DE LA JOIE

Votre plaisir, ou bien le cours des choses,
Peut-être aussi ma volonté,
Nous ont approchés l'un de l'autre,
Puis éloignés, puis rapprochés encore,
Selon des rythmes modérés et non sans charme.

Voici qu'aujourd'hui nous sommes venus
Gaspiller un trésor de joie et de surprise ;
Cela ne s'est pas fait sans des mots et des cris
Et sans l'étreinte où mon âme fut généreuse.

Je vous vois encor, léger et puissant,

Venir vers moi, berçant la démarche que j'aime.
Ah ! nous avons été contents pendant longtemps,
Peut-être pendant trois heures, à peine...

Mais maintenant, je voudrais trouver du courage,
Car vous ne sentez pas qu'il est temps de partir
Et je ne suis pas sûr de m'arracher d'ici.

Nous avons perdu trop de mots,
Nous avons laissé brûler trop de force,
Et j'en vais âcrement souffrir.

Je ne peux pas vous dire : Allez-vous en...
Je n'ai pas le désir de parler de la sorte.
Pourtant
   — le sentez-vous ? —
          je n'ai plus faim de votre esprit,
Depuis un temps je ne veux plus rien vous donner.

Comme on traîne une outre gonflée,
Nous avons apporté la joie.
Allez ! nous avons bu ce que nous pouvions boire,
Nous l'avons savouré sans retard et sans repos ;

Notre outre n'a plus que sa peau,
Et vous êtes encore ici... où je demeure !

Et nous restons, et nous allons rester encore.
Il m'en monte aux yeux de tristes colères.
Mais je ne dirai rien, mais vous ne direz rien,
Et nous allons payer, tant qu'il faut, le bonheur.

Combien de temps doit-on piétiner le plaisir
Pour en faire, péniblement, sourdre une larme ?

Je ne sais pas, vous ne savez pas,
Nous allons sourire, et personne autre
Ne devinera quelle est ma peine
Et ne comprendra quelle est la vôtre.

Et si le hasard cherche à nous séparer
Pour nous renvoyer chacun à la source
Où l'on peut puiser de quoi vivre et aimer,
Il nous viendra des mots très mous aux lèvres,
Et nous refuserons peut-être un peu

Jusqu'au moment définitif
Qui nous prendra, têtus comme des hommes faibles,
Et nous lancera, sanglotants et délivrés,
Dans l'air fort et froid de la solitude.

LA NEIGE

Toute la lumière est tombée,
Toute la lumière est par terre.
Le ciel a l'air d'une campagne abandonnée.

Vous et moi multiplions
Une monnaie éphémère
A l'effigie de nos souliers...

—Nous le devons, c'est plus qu'il ne faut pour s'en plaindre—
Un aspect nouveau choit du ciel,
Mais la terre est toujours dessous, c'est l'essentiel,
Et nous piétinons pour nous en convaincre.

La neige remanie activement le paysage,
Farde, drape et, de temps en temps, ménage
Un bleu profond, que met au point
Ce qu'il convient de brume et de soir proche.

Pourquoi parlez-vous de l'hiver
Et maugréez de l'haleine dans vos fourrures ?
Vous ne savez donc pas qu'il est fini, l'hiver ?
Vous ne savez pas que la neige n'est plus triste,
Et vous ne savez pas que le froid n'est plus froid ?
Pourquoi semblez-vous interdit,
La vieille terre, à vous, ne vous a donc rien dit ?

Vous êtes un pauvre homme, et voilà que j'en sais la cause
Vous ne vivez qu'avec la pelure des choses.

Il est des gens qui ne sentent pas le pardon
Dès les premiers cris de la colère ;
Il en est qui jamais ne voient
Parmi les sanglots l'aube de la joie,
Et non plus l'opulence dans la misère.

Eh bien ! depuis des jours, le sang marche dans les plantes;
Et vous ne l'avez pas senti.
Le ciel est cravaché de cavaliers portant des ordres,
Le ciel est plein de résolutions naissantes.
Vous ne les devinez donc pas ?

Le vent aussi change de goût,
Mais vous respirez l'air sans le connaître,
Vous vous servez de l'air pour vos poumons,
Mais votre âme n'y trouve rien.

Je crois que vos souliers d'homme civilisé
Vous ont, à tout jamais, séparé de la terre.

Ecoutez-moi ! Quand je vous vois debout,
Je pense à l'arbre au pied coupé, en équilibre,
Qui ne sait plus rien et qui tombe au gré du vent.

Ecoutez-moi ! Quand vous êtes ainsi, debout,
Si vous ne tenez pas par cent grosses racines
Et par mille impalpables fils au sol,

Si vous ne filtrez pas la bise avec des branches,
Si vous ne fouillez pas le ciel avec cent bras,
Vous pouvez vivre ici... je ne vous connais pas.

LE MENDIANT

Tu ne vas pas pouvoir ramasser mon regard
Coulant vers la terre et qu'en vain tu cherches ;
O mon ami, laisse-le peser, et tais-toi,
Je n'ai ni le désir ni la force de te voir.

Tu es venu, comme on s'approche d'un foyer,
Effrayé du silence de ton domaine,
Travaillé par la pauvreté...
Mais, juste ce jour, je ne sais rien te donner,
Je ne sais pas donner surtout ce que tu veux.

Alors, tu parles, tu t'accuses,

Tu grandis ta faiblesse et tu te mets à nu,
Tu fais voir, en tremblant, des défauts misérables,
Tu te diminues, dans l'espoir
Que je vais, d'un mot te rendant ta taille,
Te faire rebondir plus haut,
Te consoler et protester,
— D'un seul mot, comme une caresse,
D'un seul mot, même dit bien bas. —
Tu te fais petit, tu te roules à terre,
Tu te dis bien plus lamentable que tu n'es
Pour m'obliger à me baisser et à te prendre.
— On fait cela pour le plus infime étranger,
Je n'y saurai manquer… sans doute ?—
… Tu fouilles ton passé d'un doigt sans indulgence,
Tu avoues des torts envers moi
Que je ne te connaissais pas,
Tu renies d'une voix inquiète et qui défaille
Tout ce qu'a de mieux ton esprit.

Mais tu ne parviens pas à trouver mon regard…
Je suis fatigué, ne le sais-tu pas ?
Oh ! tais-toi ! car je donnerais un jour de joie
Pour avoir le courage, ô mon ami, de te jeter
Ce mot, qui te rendrait ta force et ta mesure.

Mais plus ta voix chancelle et plus tu te rabaisses,
Plus le désir de te parler fuit de moi-même,
Et parce que tu es un homme et que je t'aime,
Je voudrais bien pleurer sur tout ce que j'entends.

L'AVEU

Face à face, nous nous cherchons,
Comme on guette son adversaire,
Prêt à glisser la dague au défaut de l'acier.

Face à face, nous demeurons,
La gorge pleine de paroles
Qu'il nous faut dire absolument,
Et les orielles interdites
A tout ce qui vient du dehors.

Face à face, nous combattons,
Entre-choquant nos deux personnes

Comme deux éclatantes gemmes
Qui ne pourront pas s'entamer.

Nul de nous deux n'est donc assez grand
Pour se replier sur soi-même
Et savoir, glorieux vaincu,
Supporter l'autre, l'ayant reçu ?

Nul n'est donc assez généreux
Pour n'être qu'une âme attentive
Et qu'une oreille à confidence
Et qu'une bouche approbative ?

Pourquoi, si je vous parle un peu
De mes désirs et de mes craintes,
Me répondez-vous aussitôt
Par vos craintes et vos désirs ?

Et pourquoi, si j'apprends depuis quelques instants
Les espérances qui vous bercent,
Ne puis-je résister au désir de conter

Certains espoirs dont je suis fier ?

Face à face, nous faisons siège autour de nous,
Tentant des sorties inutiles
Et soutenant de vains assauts
Et prêts à mourir sans ouvrir la ville...

Si vous paraissez m'écouter
Depuis d'incertaines minutes,
N'est-ce pas pour bientôt lancer
Ce mot destructeur et distrait
Qui me dira que vous n'avez rien entendu
Et qu'il me faut enfin m'intéresser à vous !

O mon ami ! ne m'aimez plus, car je suis lâche.

ILOTE

Je te charge de mes péchés,
Ainsi l'exige mon salut.

Ilote ! ô mon ilote ! il ne faut pas chercher
A quels signes secrets j'ai connu, sur ta face,
Le travail actif et profond
Des mêmes vices que je sens
Besogner patiemment au fond de mes entrailles.

Il ne faut pas chercher non plus
Pourquoi, si bien, tu sus achever la sottise
Que j'avais à peine montrée,

Et que j'ai retrouvée, épaisse, entre tes mains.

Tu ne dois pas savoir, ô vase de colère,
Par quel injuste et lourd destin
Je peux voir, en toi, ma faiblesse
Germer et pousser ses fleurs misérables.

Va ! je te fermerai les yeux :
On doit enlever la lumière
A l'agneau qu'on traîne à l'autel
Pour l'offrir à des dieux sanglants.



Ainsi chargée, maudite et prête à l'holocauste,
O victime ! tu ne peux pas savoir pourquoi,
Cependant que je prie et que je te contemple,
Je suis gonflé de reconnaissance et d'horreur.

ÉPILOGUE DE L'AMITIÉ

Vous ne me semblez pas changé,
Quand vous vous placez un peu loin,
...Plus loin qu'à portée de l'étreinte.

Ainsi distant, vous êtes encor mon ami,
Vous reprenez cette figure définitive :
La médaille que vous serez dans ma mémoire ;
Mais ainsi distant vous ne pouvez toucher mes mains.

Je ne veux pas, pardonnez-moi, vous voir plus près.
Je ne peux pas sentir un étranger trop près.
Tenez, il s'arrange, autour de vos lèvres,

Un décor pour des mots que je ne connais pas...
Je vois une ride, entre vos sourcils,
Où se gêne un aveu que je ne veux connaître,
Et qui m'étonnerait trop peu, pardonnez-moi.
Une petite cicatrice
Rougit sur votre main tendue
Sans me donner aucun souvenir de nous deux,
Non, vraiment, sans me rendre rien qui m'appartienne

Ah ! mon ami, je suis triste avec mes mains pleines,
Et mon esprit, planté de nouvelles statues.
Reculez-vous un peu, que je vous aime encore.

Reculez-vous, et nous soulèverons ensemble
Un gros pavé qui pèse à nos bras, entre nous.
Nous le porterons bien encore une heure entière,
Sans le trouver ni trop dur, ni trop doux,
Ni trop fâcheux, ni même inepte, ni stupide...

Ne bougeons rien, de peur des gestes fossoyeurs ;
Je n'aime pas non plus les baisers de théâtre.

Nous n'avons que du passé à nous mettre sous la dent,
Et nous nous renvoyons des projets faméliques,
Sans consistance et tôt dissous,
Et qui semblent un peu des bouffées de tabac.

Notre amitié est ce poids mort entre nous deux,
Et nous le soulevons, sinistrement, à peine,
Et sans rien de simultané dans notre effort,
Sceptiquement, à tour de rôle,
Comme des manouvriers qu'on paye mal.

*
* *

Ne cherchez pas encor des yeux la porte.
Ecoutez ! ne pensez-vous pas
Qu'il vaudrait mieux jeter ce poids dans la rivière
Et partir, franchement, et faire comme ceux
Que le sort fait sauter sur le van de notre ville,
Et qui se coudoient chaque jour
Et se rencontrent ainsi pendant des années
Sans se saluer une seule fois.

Ah ! faire ainsi, jusqu'à ce qu'un hasard nous offre

L'un à l'autre, et si profondément étrangers
Que, ne se reconnaissant pas,
On ait peut-être alors besoin de se connaître.



CHANSONS & AVENTURES

DANS LA DANSE

La chanson que j'ai pu pendant dix ans ne pas chanter
Attendait, paisible, sous des coiffes de fiancée,
Que la chance voulût passer pour elle ; elle est passée,
Et voilà que ce gai fantôme est venu me hanter.

Il y a des souvenirs qui ne veulent pas vieillir,
Ma mémoire a déplié ce vieux ruban strophe à strophe,
Aucun soleil d'été n'avait mangé la frêle étoffe
A peine un peu cassée aux plis, après ce long dormir.

Rien n'a pu révéler pendant dix ans son existence,
Mais, en marchant, j'ai rythmé mes pas de telle façon

Que ce rythme était justement celui d'une chanson...
Alors elle a compris qu'il fallait rentrer dans la danse.

Et la voilà, sautant dans la danse d'un pied d'enfant ;
Elle n'a pas encor pu voir mes rides que je cache ;
Oh ! le moment n'est pas encor venu pour qu'elle sac
Et j'avale mes sanglots et je danse en étouffant.

DE L'EAU

Cette eau conserve à peine un souvenir des sources.
Dans des artères de ciment,
Elle a glissé de vertigineuses courses
Vers cette cité qui sera son océan.

— On voit des émigrants dans les ports,
Ils ont cet air de bétail battu. —

Poursuivie à grands coups menaçants des machines,
Elle s'est angoissée dans des corsets de plomb,
Poussée à l'assaut des maisons
Et plissant ses frissons ronflants sur leurs échines.

Elle est affreusement anonyme,
Elle n'a pas de goût personnel,
Elle ne garde plus rien d'intime
Depuis les réservoirs de Babel.

Maintenant elle est là,
Dans ce vase émaillé d'un outremer invraisemblable,
Elle est là comme de l'eau morte sans histoire ;
On sent bien qu'elle n'a jamais rien reflété,
Qu'elle a couru dans le parfum des territoires
Et des champs pleins de sel, sans les avoir goûtés ;
Elle est indifférente et dort à l'aventure,
Elle ne connaît que l'envers de la nature.

Alors dix petits jets bleus
Dansent en rond sous le vase.
Cela ressemble à peine à du feu
Et cependant c'est bien du feu :
— Il y avait des mousses comme des chênes,
Il y avait des fougères comme des palmiers,
Du vent tiède, aromatisé des mers prochaines,
Et du soleil rouge dans le ciel ;

Il y avait en ce temps-là tant de forêts
Saluant l'aube de leurs cimes, au fond des havres...

Sans doute, mais cela est profondément mort
Et quelque part on doit tourmenter les cadavres ;
Aussi dix petits follets bleus
Papotent en rond sous le vase.
Cela ressemble à peine à du feu,
Ce n'en a ni l'habit ni les manières,
C'est une troupe obéissante et débonnaire,
Qui chuchote sournoisement
Et se replie en bon ordre au commandement.

Alors l'eau s'abîme dans sa tristesse.

Parfois la ville brutalise
La troupe enfantine des vitres ;
C'est à peine si l'eau tremble et s'en formalise.

Pourtant un songe l'encombre,

Un songe d'étang, au soir,
Avec un peuple de vapeurs, comme des ombres,
Dramatisant leur geste en spire dans le noir.

Et voilà qu'en effet, tordus, à sa surface,
Des fantômes se sont dressés de place en place.

Alors, une inquiétude grande l'envahit :
Quelqu'un frappe avec insistance au fond du vase.
Où est-elle ? Ah ! retourner !
Vite, retourner aux fontaines !
Repasser dans les mains brutales des machines,
Mais retourner !

Il est trop tard, un peuple de petites perles
Spontanément point au fond ;
Le vase qui trépide
Les lâche par poignées,
Elles cinglent, et, tout de suite, c'est le vide
Et de courts sanglots d'âmes résignées.

Dessous, le souvenir des forêts du vieux monde...
Ah ! oui ! dix follets bleus clabaudent à la ronde.

Elles disent, les langues méchantes,
Elles disent que l'eau chante.
— Elle ne chante pas, la vierge forcée,
Elle pleure son supplice
Et sa mauvaise liberté passée.

Elle sait maintenant qu'elle aurait pu descendre
En cortège sous le regard des peupliers,
Et que, dans les deltas, la mer languit d'attendre
Ce message des vieux continents oubliés.

Qu'importe si, là-bas, hurlent sous les tropiques
Les golfes creux cernés de soufre et de volcans...
Elle est prisonnière des choses,
Elle doit expier les hommes.

Mais, tout à coup, son orgueil retrouvé
Monte et moutonne et se presse en peuple de têtes,

Et la vaincue aux yeux crevés
S'enivre avec un simulacre de tempête.

CHANSON SUR UN FIL

Le vent de la saison
Me guettait au coin de la rue
Avant les ponts.

Il m'attendait derrière un arbre
Et, tout de suite, il a sauté sur mes épaules ;
Il m'a mis la main sur la bouche,
Il a mis sa main sur mes yeux
Comme pour demander, en se cachant, quel est son nom.

Il m'a tiré par le coin de ma veste,
Et pour lutter m'a saisi par la taille ;

Mais je sentais que tout ça n'était qu'un prétexte.
Il a joué à cache-cache autour de moi,
Il a coulé des mains d'aveugle sur ma peau,
Et puis il m'a demandé mon chapeau.

Où voulait-il en venir ?
Car tout cela ne pouvait être qu'un prétexte.

Pendant que je passais les ponts
Il a mis tant d'insistance
A tirer sur mon chapeau
Que j'ai résolu d'attacher mon chapeau
Avec le petit fil qu'on a pour cet usage.

Et justement ce qu'il voulait c'était cela.

Il s'est calmé tout de suite,
Il a jeté sa trompette
Pour respirer dans des flûtes,
Pour siffloter dans des pipeaux
Et s'amuser avec le fil de mon chapeau.

En caressant le fil qui frôle mes oreilles,
Le vent de la saison m'a soufflé des merveilles.

Il m'a d'abord chanté
Douze histoires si gaies...
Et j'ai pensé que j'en aurais
Du bonheur pour toute une année.

Il s'est frôlé sur le fil
En zézayant à mots frêles
Les douze histoires si drôles.

Et j'ai pensé que j'en aurais
Des souvenirs pour puiser pendant une vie.

Après les ponts
Il a voulu plus de mystère,
Il s'est mis plus près de ma peau,
Pour me raconter une histoire,
Une seule petite histoire
Triste et cueillie au delà des mers.

Et dès que j'ai su cette histoire
J'ai connu que je la préférerais toujours
Et que déjà je ne savais plus
Les autres histoires du vent,
Les autres histoires joyeuses.

PARLER

Non sans prudence, et lentement,
Comme d'un arbre vif distille une résine,
La parole se forme et glisse entre mes dents
Et fait trembler un peu mes lèvres comme un voile.

A l'entour, et sans arrêt,
Les mots étrangers fusent et crépitent,
Et certains ne sont que du bruit,
Mais d'autres vont s'asseoir en rangs dans les cerveaux.
Et tout cela vit et siffle, sombre ou prévaut,
Domine ou disparaît et se croise et se brise.

Entre mes lèvres arrondies, je tiens le mot,
Comme on presse, ronde et glissante, une cerise.

Et puis ce fruit choit, tiède et mûr, dans la mêlée,
Il tombe, entre les mots d'autrui, croisés comme des lan
Je le sens s'éloigner et je le suis des yeux :

Le voilà qui s'en va vers les oreilles préférées,
— Elles sont prises. Il s'en éloigne et court ailleurs ;
Je le pousse, plein d'inquiétude,
Epiant sur chaque figure
Le signe infime
Qui me dira qu'on l'a compris et qu'on l'honore.

Je cherche en vain : la parole perdue
Tourne et revient sans cortège et sans gloire.
Je la reprends et la relance encore,
Je la brutalise et la déforme avec humeur
Mais tiens pourtant à l'aduler avec tendresse.

Et ce n'est que longtemps après, en la voyant

Me revenir encore ainsi qu'un chien sans maître,
Que je décide alors de ne la plus chasser.

Je la garde, tout seul, et la retrouve amère.

L'HOSTIE

Nous avançons. Une panique du brouillard
Bouscule un vol de gouttelettes affolées ;
Beaucoup se perchent dans les poils de notre barbe
Pour y téter le lait fumant de notre haleine
Et s'en grossir.

Vous respirez de façon rude et volontaire,
Vous respirez, non sans méthode, en y pensant ;
Cela se rythme à contre-temps
Par-dessus le bruit des pieds sur la terre.

Nous repoussons le sol glaireux derrière nous,

Nous reculons la terre en agitant nos jambes,
Et les objets, autour, surgissent de l'air blanc
Dont nous déballons les maisons, pierre par pierre.

Vous respirez énergiquement chaque fois,
Et vous tirez à vous les langes de la brume,
Brutalement, pour les jeter avec dépit
Sans y avoir trouvé ce que vous y cherchiez.

Tristesse ! Tous les bruits,
Au lieu de s'élancer et de se perdre dans le ciel,
Sont écrasés par cette brume au ras du sol ;
Ils y trottent à plat comme de la vermine.

Vous respirez avec une sorte de rage.
— Ce n'est plus doux comme lorsqu'on n'y songe pas —
Cet air est médiocre et douceâtre
Comme l'eau des conduites d'eau.
Il flâne dans les rues avec des lenteurs de limace,
En accrochant une bave blafarde aux murs.

Nous marchons comme on nagerait dans un sirop ;
Je sens cela et je vous regarde avec peine
Puiser, pour en baigner votre poitrine généreuse,
Cet air usé qui ne recèle plus de joie.

O mon ami ! il faut autre chose à ma gorge,
Je veux pour nous un autre aliment ;
Ecoutez.

*
* *

Si, là-bas, sur les monts, au bout de mon pays,
Un arbre de genêt s'éveille à l'aube,
Il défroisse et desserre ses roides cheveux verts
Avec un petit bruit vivant.

Alors, de l'aisselle des feuilles,
Les bulles d'air au goût amer,
Bien aromatisées de sève,
Tombent menu dans l'herbe et demeurent un temps.

La voilà, craintive et neuve,

La bouffée d'air, précieuse comme une hostie !

Elle s'amasse, et descend mollement la pente
Entre les cathédrales des genévriers,
Elle glisse et se peigne aux aiguilles des pins,
Elle ruisselle ici comme de l'eau dans les rochers,
Ou rebondit et sonne ailleurs comme une pierre.
Une clarine au passage l'ébranle un peu,
Selon le rythme, aussi selon le timbre,
Et l'emplit un moment d'une sorte de cœur.
O souvenir ! Elle se gonfle et se ramasse,
Puis tombe, et la vallée la reçoit un moment,
Mais la voit rebondir élastique et dilatée
Pour suivre le lever des brumes vers midi.
Elle vogue longtemps ainsi
Entre la terre et le gros bétail des nuages,
S'amuse au vent et tremble dans un rais de lumière.

La voilà, elle approche et s'imprègne et s'éprend
De la puissance et de l'odeur d'eau du grand fleuve.
Elle descend, tantôt se piquant aux roseaux,

Tantôt, plus haut, parmi la poudre et le bruit des ora
Qu'un respect reconduit grondants jusqu'à la mer.

Ne craignez qu'elle se mélange !
Elle est comme une goutte d'huile dans de l'eau,
Elle s'étire et se rassemble avec aisance,
Voyage avec le coton fou porteur de graines,
Pivote et jaillit dans un tourbillon,
Puis retombe comme une balle aux mains des brises.
Si par hasard la pile d'un pont la divise
Elle se hâte et se retrouve à l'autre bout.

Et puis voici qu'elle entre dans la ville.
Tout de suite elle s'y contracte et s'y défend ;
Et lorsque la brutalité du vent
L'amène aux lèvres grasses du ruisseau,
Elle se gare et se retrousse et se dérobe.

Elle avance, et je sais que je vais la trouver,
Et je l'attends au coin de cette avenue triste.
La voilà ! Oh ! je la respire et la possède

— Elle est venue de si loin, jusqu'à moi, pour moi,
A travers la fadeur et le poison gris de la ville —
Je la possède et m'en imprègne,
Dans le fond des chairs et du sang.
Et j'exprime pour moi tout ce qu'elle recèle,
Et je sens par delà les murs...

O mon ami ! qui marchez à côté de moi,
Sentez-vous pas cette odeur de la mousse humide ?



AVEC LE TEMPS

FABLE

Il revient, les poches lourdes,
Les joues animées d'un sang plus chaud
Et un désir en crescendo
Fourmille mauvaisement dans son dos.

Il revient et ses doigts bégayent
Parmi les clefs de ses domaines,
Des clefs qui sont des hiéroglyphes de métal.

Voici qu'il a saisi la plus petite,
Celle qui est mince à ne pas faire d'ombre,
Celle qui passe dans les serrures

Comme un frémissement du vent.

Il s'en va, cachant dans ses doigts la plus petite,
Il va le long des corridors de sa maison,
S'il aperçoit un parent, il l'évite,
S'il voit un ami, il tourne les yeux ;
Il s'efforce de prendre un air indifférent,
Mais, sans le vouloir, il marche trop vite.

Voilà que s'ouvre l'escalier
Où ne descend jamais personne.

Alors tout le désir qu'il retenait le précipite,
Il roule en rond dans l'escalier tournant,
Il descend comme s'il tombait
Et cependant il est léger de mille joies.

Il se visse dans l'escalier tournant
On dirait d'une feuille morte
Qui tombe d'un arbre en virant.

En bas est la porte.

Toute la voûte est sonore de son cœur.
La lampe aussi bat de la flamme avec son cœur.

Il enfonce la clef dans le flanc de la porte,
Il retourne cet acier mince dans la plaie
Et tout à coup le mur s'éventre.

Ah ! l'odeur triste qu'il reconnaît dès qu'il rentre !

Elles sont là qui dorment dans la paille ;
Il ne voit que des mâchoires qui bâillent ;
Leur saignante gueule attend.

Il vide ses mains, il vide ses poches,
Il leur jette en tremblant tout ce qu'il a
Et puis il s'accroupit sur la terre et regarde.

Tout son grand énervement s'apaise,
La main qui lui serrait le cou se détend,

Un petit hérissement
Le parcourt à fleur des membres
Et soulève de menues vagues sur sa peau
Et fait battre ses cils sur ses yeux.

Ah ! comme tout à coup il est devenu vieux !

Les bêtes achèvent de se repaître,
Elles tournent vers leur maître
Le désir inassouvi de leur museau batracien.

Ah ! comme il se sent vieillir, tout à coup !
Comme il se sent imbibé de dégoût,
Comme l'odeur fauve l'écœure ;
Mais il est temps...

Le voilà dans l'escalier, de nouveau,
Il a de la fumée plein son cerveau,
Il suit des doigts le giroiement du mur humide ;
Il lui semble que son cœur souffle dans le vide,
On n'entend que lui dans le monde...

Son haleine danse et lance
Un petit brouillard falot
Où la lampe se chiffonne son halo.

Le ciel ! L'air ! L'air !
Un baptême de lumière,
Une levée de boucliers
Parmi les grands désirs déchus !

Mais non, mais non, il est déjà loin,
Serrant les dents, fermant les poings,
Il s'est rué dans le vieux combat
Pour y gagner l'impôt terrible
Qu'il porte tous les jours aux appétits d'en bas.

UN DÉPART

Vous m'avez vu quitter notre maison ;
Elle fut gaîment la nôtre et je veux qu'il m'en souvien
Peut-être n'eût-elle été que tristement la mienne.

Vous avez vu, je suis parti très franchement,
Et je suis allé plus loin que le tournant de la route,
Sans renvoyer mes yeux vers cet endroit
Où je ne dois plus revenir.

Cette maison fut, pour un temps,
Le centre obscur où le lit vous attend
Et vous aimante, et vous alourdit les paupières,

Avec ce mystérieux poids
Qui, tous les soirs, courbe les têtes vers la terre,
Pliant les corps, ainsi qu'on bande une baliste,
Pour les charger de vigueur pendant le sommeil.

Je sais que la maison fut investie
De la divinité du gîte
Et que, de loin, nous avons déployé vers elle
Ce désir du retour nocturne à tire d'ailes.

Je sais que la maison nous lâchait, le matin,
Joyeusement, comme une troupe de fusées,
Et nous partait chercher, dès l'annonce du couchant,
Si loin que s'étiraient ses mains souples et minces,
Aux quatre points où nous écartelait le jour,
Pour nous ramener, somnolents et dociles,
Ayant chacun mangé notre panier de forces
Et bâillant, comme des enfants après le jeu.

Je viens de quitter la maison
Sans accomplir aucun des rites de l'adieu.

L'endroit où je serai plus tard
Mesure une part dans le souvenir
A la place que j'abandonne,
Et m'en arrache, plus ou moins complètement.

*
* *

Mais écoutez, je me rappelle :
En voyageant, jadis, il m'est advenu
De me coucher une heure au bord d'une venelle
Et de n'y point dormir.

Alors les brins d'herbe autour de ma tête
Me tressaient un mur léger contre le dehors ;
Je regardais bouger ces bêtes
Qui balancent leurs jours aux pointes d'un gramen ;
Là, je savais toutes les choses et leur place,
La forme de la mousse et le profil des cailloux
Et la rumeur particulière
Que fait le vent dans chaque cœur de chaque épi.

Je n'ai jamais quitté cela

Sans la douleur qui fait un vrai départ.

Et je voudrais vous dire aussi
Que, pendant les temps bousculés d'orage,
Il me faut retourner là-bas,
Plus loin que les bornes de mon pays,
Pour rechercher l'ancien asile,
A travers la nuit qui le baigne,
A travers l'averse qui le morfond,
A travers les saisons qui ne pourront le défleurir.

POUVOIR PRIER

Assis, trônant en votre sein,
Assemblement de mes organes,
O mandataires des provinces de mon corps,
J'écoute, juge et répartis selon le droit.

Pareillement, l'homme puissant
Qui tient la terre et les fiefs à l'entour
Prête une oreille à la rumeur féale
Qui demande, rend compte ou prie.

Ceux qui ont reçu s'en vont, satisfaits.

Pour macher en paix leur pâture,
Et je console ou calme avec un mot
Ceux à qui je ne puis donner.

Et pourtant, ce jeu de l'ordre et de la méthode
N'endort pas dans le fond du corps
Un vieux désir pour qui je n'aurai pas de mots.

Ah ! qu'y pourront mes yeux ? La lumière abondante
Entre et sort, charriant des images de joie.
Lasses, les mains, comme des chiens après la chasse !
Lasse, l'oreille, où les chants ne font plus d'écho !
Et ce n'est pas la soif, et ce n'est pas la faim,
Ni le bouillonnement du sang avant la femme...

Que peut mon corps pour ce vieux désir de mon corps,
Pour ce désir qui n'accepte rien du dehors
Et ne reçoit rien de l'esprit ?

Aucune crainte, mais la crainte,
Nul mal, mais une fièvre sans chaleur,

Une fièvre sans mains à tendre avec colère,
Une soif sans la bouche à baigner de boissons.

— O corps pesant qui n'es pas fait pour la prière,
Que fais-tu du besoin que tu ne connais pas ? —

Ce qui grandit puissamment dans la chair
Ne réclame rien pour le ventre,
Et rien non plus pour la poitrine
Qu'abreuve un fleuve de fraîcheur,
Et rien pour ce que je connais.
Je ne trouve rien, je ne cherche rien :
Le désir inconnu s'approche de ma gorge,
Je voudrais l'y pétrir, mais en fuite déjà
Il agite mes mains d'un besoin de griffer,
...Qui n'est pas dans mes mains, puisque je sens ailleurs
Quelque chose peser entre mes deux orbites,
Puis voltiger, puis ramper sur mes bras,
Puis se glisser, fluide, au creux du dos,
Puis m'écraser et faire qu'une larme
Vienne piquer le bord battant des yeux.

— Pareillement, l'homme puissant...

Mais non ! Pitié ! J'attends sans force,
En proie à ce désir charnel
Pour lequel la chair ne sait rien.

Résigné, je reste immobile,
Sûr de tomber, dès la première tentative,
A côté du désir, toujours inassouvi.

L'HOMME PAUVRE

J'ai blessé des regards à vif sur tous les meubles
Et j'ai traîné mes pieds sur de méchants tapis.
Les charpentes n'ont plus d'échardes,
Mes mains les ont toutes sucées.
Il n'est plus ici d'angles agressifs
Et presque plus d'arête aux limites des choses.
Avec les jours, le fer s'émousse dans la peau.

Je suis moulé, comme un limon dans une forme.
Docile au temps, je vire avec un sort d'essieu.
Je ne peux même plus me meurtrir dans ma coque,
Les murs se renverraient mon corps.

Je ne veux pas non plus qu'on ouvre la croisée ;
La pauvreté n'a pas de bornes.

Eh bien ! Je sais dans une vitrine
Un joujou lumineux comme un jet de cristal,
Et qui, placé sur la cheminée,
Ferait partir les murs à reculons
Et circuler un ruisseau frais
Entre ma tête et l'air vitreux de ma demeure.

Je sais bien où le talisman dort et m'attend
Et je crois que ma bourse encor peut le cerner.

Mais, jour à jour, la fontaine pétrifiante
Continue autour de moi de neiger menu...

Oh ! je connais le talisman dont on se sauve,
Mais je n'oserai jamais demander son prix.

L'ENFANT MALADE

Il ne faut pas qu'elle meure !
Je le demande avec ferveur
A ma propre destinée.

Il ne faut pas qu'elle meure !
Je le demande en mon nom ;
Avec un besoin qui demeure
De mêler dans la prière
La menace et la colère.

Je le demande à toutes les choses,
Et parce qu'on demande encore

Longtemps après qu'on ne croit plus.

Je ne le demande pas parce que, déjà,
J'ai vu mourir d'autres enfants entre mes bras,
D'autres enfants, plaintifs et brûlants, soulevés,
Ravagés par la toux plus grande que leur gorge.

Je ne demande rien non plus
A cause de son air sérieux et troublant
Qui fait penser que la mort ne voudrait la prendre
Qu'après l'avoir hypocritement fait vieillir.

Et je ne parle pas non plus
A cause de mon amitié.

Il ne faut pas qu'elle meure !
Je le demande à mon propre destin.

Elle est toute petite encore,
Mais il n'y a pas de petit défi,
Et si ce corps menu m'est arraché des mains,

Je ne suis plus certain de trouver le courage
De suivre mon désir jusqu'au bout d'une page,
Et je ne suis plus sûr de regarder jamais
Bâtir une maison sans lever les épaules,
Et je ne suis plus sûr de jamais voir semer
Sans penser un moment que l'on jette du grain.

DÉSORDRE

Une douleur atone et pâle m'appesantit,
Mol et noyé parmi la chaleur et le silence ;
C'est un vertige comme on a lorsqu'on se balance
Et que le vide, à la descente, vous engloutit.

Une douleur m'écrase ici, vide et lourd pourtant ;
Je n'entends plus mon sang bourdonner dans mes oreilles,
Mes mains, gênant mes bras, ne me semblent plus pareilles,
Un rythme règne, haché, inégal et discordant.

Un rythme règne et gagne et se propage au dehors
Et déforme un peu les objets autour de moi-même,

Et tout le monde qui me connaît, m'entoure et m'aime
Se met à souffrir de ce désordre de mon corps.

Moi, cependant, l'esprit au guet, ainsi qu'un voleur,
Sans résister à ce qui meurtrit et me mutile,
J'attends, tremblant d'espoir, un événement futile
Qui fera s'écrouler l'édifice de douleur.

LE TEMPS DE LA MATURITÉ

L'enfant que j'étais, et qui est mon souvenir,
A vécu chaque saison pour elle-même,
Complètement chaque saison ; cela est sûr.

Il a toujours tété sa part de soleil
Pendant que les arbres paissaient leur part dans le ciel,
Il s'est terré dans son oreiller moite et touffu
Pendant que les autres choses trempaient dans le sommeil.

Les saisons qui se chassaient
L'ont traversé d'outre en outre,
Comme un regard peut traverser

Un verre rempli d'eau mobile.
Il a reflété les nuages boursouflés
Et aussi le ciel simple et creux.
Il n'a pas connu plus loin
Que l'odeur des boules de vent
Mouchetées d'impalpables gouttes ;
Pas plus loin que le flux de l'ombre
Et que le voyage des bruits en plaine rase.

— En vérité, pas plus large que la nature ;
Sans désirer la flamme de l'âtre au mois d'août,
Sans détacher la moindre feuille avant son temps. —

L'enfant qui est dans mon souvenir,
Comme une noisette fraîche plein sa coquille,
Cet enfant a mangé pendant chaque saison
Exactement ce que porte la saison même.

*
* *

Mais, depuis, l'odeur de la terre qu'on retourne
A pu durer dans mes narines plus d'un an ;

Et le soleil jaune et violet d'un seul jour
S'étaler sur un temps plus long qu'une saison
Et le printemps vivre encor par delà les fruits...

Et maintenant qu'on rentre à peine les moissons,
Je ne regarde plus un arbre vert avec joie.

A UN VIEILLARD

Depuis l'amour qui décida votre naissance,
Jusqu'à l'heure que je vous vois,
Petit vieillard,
Vous avez de si gaillarde manière
Evité cent fois de mourir
Que ce m'est un plaisir de vous voir réussir
Ce petit rire en entonnoir, avec des rides.

Vous êtes, à souhait, maigre et dur,
Tout cuir brun, tout os et moelles ;
Pas de graisse sous la peau
— Toutes ces rides, comprenez,
Vous sont venues par le dehors —

Très succinct : rien que des organes et leur gaine ;
Et la tête, mi-chauve et mi-velue de blanc,
A bout de cou, non sans fierté, non sans bravoure.

*
* *

Parfois, aux champs, la machine gesticulante,
Qui foule, fauche et ficelle les blés,
Laisse, après elle, intacte, une tige oubliée
Qu'on voit longtemps régner, rigide et haute sur les friches.

*
* *

La mort a dû te prendre et retourner cent fois,
Comme un petit caillou parmi la molle nourriture,
Comme un petit caillou qui grince sous les dents
Et qu'on rejette de sa bouche avec colère.

Pourtant, tu ris un peu, d'un plaisir toujours substantiel
— Car tu sais bien choisir et mesurer le temps de rire —
Tu ris et dis avec des mots touchants et droits

Les fois où tu pensas, au temps passé, mourir.

Mais tu ne dis pas tout, vieillard,
Tu ne peux pas rappeler tout,
Ni comment tu vins jusqu'à ce grand âge
Ayant, pendant près de cent ans,
Masqué ce petit feu vivant, avec tes doigts,
Contre l'averse et les ruades de la bise,
Veillé cette inquiétante flamme
Qui porte au sein de soi cet âcre nœud de nuit.

Ah ! c'est merveille !
Je te regarde — à peine plié —
Je te regarde avec ces yeux
Qui sont seulement les yeux d'un jeune homme,
Et je te vois tenant en équilibre
Cette bulle d'un cristal miraculeux,
Et tu la portes avec une douceur paisible
Et la certitude qui fait réussir.

Tu passes avec assurance

Sur les ponts enjambant la mort,
Et les choses qui blessent et les choses qui pèsent
Se tiennent dans leur équilibre
A ta droite et à ta gauche.
Toutes les masses en mouvement
Marchent autour de toi selon leurs lois, selon leur ordre,
Tu t'écartes simplement, et le désir
Ne t'angoisse jamais de les détourner un peu.

Tu vas avec sécurité
Partout où tu sais que l'on peut aller ainsi,
Et lorsque ta provision d'énergie est morte
Tu te remets aux mains que tu sais robustes pour toi.

Et voilà. Tu sais bien, toujours, ce qu'il faut faire,
Et si le mauvais vent siffle et coupe à ta hauteur,
Tu te baisses jusqu'à la taille d'un enfant.

*
* *

Petit vieillard !
Tu sais très bien tout ce qu'il faut savoir pour vivre ;

Et tu ne crois plus que ce soit
S'appliquer âcrement à ne pas s'en aller,
Et tu ne crois plus que ce soit un combat,
Mais seulement une profonde obéissance
Et seulement cette habitude de durer.

POUVOIR DE LA JEUNESSE

A la découverte ! A la découverte !
Quand j'ouvre les yeux, tout ce que je vois
Est à la place même où mon esprit le rêve.
Ainsi donc, à la découverte !
Le temps est venu que je parte.

Le jour est venu, toute la contrée,
La très proche contrée, autour de moi, qui gît,
Je la connais autant que la barcelonnette
Où je balançai, tout petit.
Je vois les objets et les nomme,
Ils m'ont donné tout ce qu'ils donnent,
Mais je les aime encor pour ce que je leur prends.

A la découverte ! Ainsi je descends
Pendant que l'obscur escalier
M'agite, me tourne et me pèse
Avant de me jeter dehors,
L'escalier qui s'éternise,
Epreuve et temps d'attente avant le jour.

O merveille ! je sors d'un bond,
Mais, quelles que soient l'heure et la saison,
Le premier être que je vois après la porte
Est toujours un que je n'ai jamais vu.

SOLLICITATIONS

Du banc trapu, on tient l'allée, comme une écharpe
Qui dort sur la pelouse et meurt dans les taillis.
J'y règne, tourmenté d'une amère puissance,
Faiblement diverti du jeu lointain des toits
Qui lancent, dans le ciel rapide, les nuages.

— Que viens-tu faire sur ce banc
Qui veille si près de la route ?
Plus haut que le vent violent nage un grand repos,
Mais le vent d'en bas
Chasse des frissons, comme des troupeaux,
Jusque sur ma peau.

Plus haut que le ciel mobile est la destinée...
Quelque chose ici
Attache à mes mains des mains obstinées.

Je règne et le hasard servile
M'offre des hommes en spectacle
Pour m'intéresser à mon corps.
Et j'accepte, sourire aux yeux et poings fermés.

Ils naissent, brusquement, d'entre les fusains noirs,
A gauche, loin de moi, puis tendent vers la droite,
Mais l'allée qui les tient comme une trajectoire,
L'allée dont les barrières feraient rire un enfant
Les dompte, si pressée que paraisse leur marche,
Et les apporte avec sa courbe jusqu'à moi.
Je les reçois selon leurs vertus et ma foi.

— Plus haut que le vent vivant attend le repos,
Mais depuis longtemps
Mon poing vigilant garde un grand dépôt.
Plus haut que l'odeur du sol la force voyage,

Mais j'ai les yeux lourds
Et l'allée me tourne un livre d'images.

L'allée, jusqu'à mon banc, contraint des ombres et les livre,
Me les offre un moment, puis les entraîne à la dérive.
Un homme arrive, issu des verdures cireuses,
La douceur de l'allée le garde et guide avec paresse.
Il ne sait pas me voir, il ne me verra pas ;
Moi, pourtant, par le jeu vigoureux de l'esprit
Je le veux prisonnier comme dans un filet.
Il ne vient plus de lui-même, car je l'attire,
Je l'enlève des mains du monde qui me l'offre,
O tiède proie que je fascine à son insu.
Encor qu'il semble libre et ne sache penser à moi,
Je l'attaque, dès qu'il paraît, et je l'escorte,
Contraignant son visage à mille confidences,
Rangeant entre nous mille souvenirs.

— Au-dessus du vent se berce la joie,
Mais il est ici d'attachants soucis.
Au-dessus du ciel, je pourrais encore...

Mon esprit, ici, s'amuse à mon corps.

Le passant ne me voit pas,
Je parais le voir à peine.
Il est encore loin d'ici
Que déjà je le connais jusqu'au sein de l'âme,
Que déjà je l'ai toujours connu.
Il est encor bien loin qu'il ne me trompe plus,
Il me répond, puis à son tour il m'interroge.
Vraiment, il m'interroge à son tour, sans savoir,
Quand il sera tout près, nous serons d'anciens amis.

— La joie est là haut, mais je pèse ici. —

Le voici ; tout un passé
S'épaissit de moi jusqu'à lui.
S'il s'arrêtait et me parlait,
Il ne ferait que me répondre.

Et puis son sort déjà l'arrache et me l'enlève ;
Il se perd, sans laisser ni doute ni regret,

Je le rejette au loin comme on dépouille un rêve,
Il sombre, ayant dit tout ce qu'il savait.

— Le repos se berce entre ciel et terre,
Mais il est ici des voix qui pendant longtemps
Ne pourront se taire.
Un repos m'attend que je peux gagner,
Mais l'esprit ici s'amuse un instant
A prendre et donner.

Un autre homme déjà descend de l'horizon ;
Un autre vient, traînant un brouillard de bonheur,
Comme roule un charriot dans son halo de bruit.
Cher passant, qu'aussi je connais,
Marche et t'en va, sans soupçonner
Que je t'arrache au vol quelques plumes de joie,
Comme on dérobe des épis
Aux voitures de blé qui ne s'en doutent pas.

— Il s'agite ici d'émouvants soucis.
Le repos dort là-haut ; je reste sur le banc ;

Mais je suis, sur le banc, énergiquement seul.

Et puis un homme encor s'avance.
Il semble que le bruit mouvant
Qui bout par derrière les arbres
Distille à chaque instant dans l'allée où je règne
Une goutte d'esprit et sa larme de chair.
Un autre vient donc. Oh ! je l'attendais,
Et je l'attendais ainsi que les autres ;
Il promène ici d'antiques tourments
Que je connais trop pour l'en consoler,
Que je connais trop pour m'en consoler.

— Au-dessus du ciel attend le repos ;
Mais il est trop tard, le ciel désormais
Est beaucoup trop haut.
Au-dessus du ciel demeure un désir ;
Mais je goûte ici depuis trop longtemps
D'incertains plaisirs.

Ce flot noir qui secoue la gorge

Et qui me gonfle les paupières,
Il ne charrie pas de l'amour
Mais comme une immense rancune.
Ah ! qu'est devenu mon maigre plaisir
Du jeu des toits et des nuages ?

— Au-dessus du vent, l'éternel repos !
Un étrange devoir est au ras de la terre.

D'autres sont venus : je les attendais ;
Mais je ne voudrais plus les voir,
Mais je ne voudrais plus rien voir
Et je ne voudrais plus parler.
D'autres sont venus me prouver
Qu'ils m'avaient fait perdre la joie.
Dix figures vont et se suivent,
Toutes s'offrent et puis s'arrachent.
Je vis avec chacune,
Je vis, bon gré mal gré,
Une interminable vie de quelques instants.
Ces gens viennent toujours et passent,

Le fleuve de l'allée est implacable et fort ;
Ils arrivent et puis s'effacent,
Mais ils ne m'apprendront plus rien,
Je les connais affreusement,
Et le banc trapu me maîtrise.
Il n'est une de leurs paroles,
Des paroles que je pressens,
Qui ne me soit trop familière,
Il n'est pas même un de leurs traits
Que je n'aie toujours contemplé.
Il n'est pas un de leurs secrets
Qui ne soit fade et ne rebute,
Pas un, pas un.

— Au-dessus du vent, le repos espère en vain,
Et l'ignoble devoir demeure au ras de terre.

*
* *

Tout à coup, à côté de moi,
Une figure inattendue
Est soudain venue occuper l'espace
Et m'arracher à mon labeur et à mon mal.

C'est un homme, comme les autres,
Et que pourtant je n'ai jamais vu,
Et qui pourtant vient me sauver
En me montrant des yeux que mon regard ignore
Et en disant une parole,
Une toute simple parole,
Que jamais bouche encor n'a prononcée.

RETOUR DU VOYAGEUR

Je ne sais pas, je ne veux pas savoir encore,
Le sort de cette chair et de cette puissance,
Mais la sérénité du sang qui se balance
Et qui règne jusqu'aux limites de mon corps
N'a plus de raison de ne pas durer toujours.

Je ne peux pas demander à connaître
Où se termineront les gestes
Qui sont contenus dans ce poing ;
Mais rien ne fait, à cet instant, prévoir la chute,
Ni soupçonner le poids, dans leur jaillissement.

O désirs ! vous portez un opulent destin,
O pensées ! qui sortez libérées de la chair,

Votre visage est si naturellement jeune
Que vous brillez d'un sourire d'éternité.

Chaque chose abordée et cueillie en son temps,
Je marche ainsi d'un pas rythmique et sans fatigue,
Heureux, entre l'attente et l'assouvissement.

*
* *

Jamais le souvenir ne me fut si léger.

C'est un troupeau d'histoires vieillies ;
C'est un amas de forces usées ;
Ce sont des arbres desséchés,
Sans racine au cœur vivant du présent.

Je pense encore aux bêtes qui dorment
Et qui dès qu'on les touche un peu
Se lèvent et refont des actes
Qu'elles n'ont déjà que trop faits.

Je ne veux plus torturer des mamelles vaines ;
Je donne la jeunesse à ce qui me nourrit.
Je ne sais plus pleurer avec les mêmes larmes,
Mais rire, et chaque fois sur un sujet nouveau.

Je marche à travers la contrée,
Apaisant ma faim selon ma faim,
Et cette part que je fais mienne
Assurera la part de cent autres encore.

Que, vraiment, quelque jour ce grand désir me serve,
Seul, à subsister, héroïquement,
Sans jamais songer à mettre en réserve
Du passé, comme de l'argent.

*
* *

Ainsi disant, ainsi chantant,
J'arrive au but de ce voyage,
Un but qu'il ne faut pas toucher, mais dépasser.
A cet endroit, où mes pas me portent,
Autrefois j'ai longtemps vécu ;

J'y suis revenu, et dès la porte,
Toujours j'ai connu que j'étais vaincu,
Que j'étais soumis par toute la force
Des souvenirs abandonnés
Qui croissent là comme des ronces,
Des souvenirs toujours plus drus et plus hardis.

Avec l'élan qui me possède
Et ma belle témérité,
Et mon désir comme une épée
Je rentre ainsi qu'on envahit.

Clignant les yeux comme un soldat
Qui se précipite à l'assaut
Parmi le fer et la fumée,
Je franchis la porte d'un saut.

*
* *

La paix poussiéreuse ronronne
Au milieu d'un jour tendre et gris.
Voici la table. C'est bien là que j'ai mangé

Pendant des ans, selon les fruits de la saison.
Voici le banc : je le croyais d'un autre bois.
Les vitres sans rideaux étaient moins transparentes...
Ou plus... ou moins... je ne sais pas.
Voici sur la muraille un tableau, le tableau.
Et la commode... il y avait une commode.
Et puis voici le lit... mais oui, voici un lit...

Je tremble encor ; cette buée, devant mes yeux,
Elle n'est pas faite avec des larmes,
Je la connais bien : c'est de la sueur.

Je tremble encor, cependant, comme on tremble
Quand on lève un poids que l'on croit bien lourd
Et qui ne pèse rien.

Et je tremble aussi soudain, car je pense
Que les souvenirs rusés et prudents
Qui pour mieux m'assoupir se sont cachés derrière un meub
Vont profiter, tout à coup, brusquement,
De ma surprise et de ma pause

Pour m'assaillir et s'accrocher à mes habits.

...Voici mon portrait dans un petit cadre,
Voici des livres et puis ce vase à fleurs sans fleurs,
Et voici cette plante verte
Immuable et comme en carton...
C'est tout... c'est tout...

Victoire ! mon désir a donc cette puissance
De me remplir et de repousser au dehors
Tout ce qui vient caresser l'âme
Avec des doigts moites et mous,
Tout ce qui s'accroche à l'ardeur
Et se pend à son bras, comme une femme fatiguée,
Tout ce qui fait pencher la tête sur l'épaule,
Tout ce qui fait s'arrêter et s'asseoir.

Je triomphe avec audace,
Je fouille dans les moindres coins
Pour y chercher ce qui s'y cache.
Je chasse le passé d'un geste de mon poing.

Je provoque les souvenirs
Et les traque dans leur retraite ;
J'attends d'un pied sûr une attaque
Qui ne viendra pas,
Qui ne viendra plus.

Et je sors, sans peur et sans hâte,
Sans que hurle sur mes talons
L'ancienne et sanglotante meute,
La meute, aujourd'hui muette, morte.

Peut-être qu'elle revivra,
Pleine de dents et de tumulte,
Quelque jour où je reviendrai
Traînant des membres lourds marqués pour la curée.

Mais, aujourd'hui du moins, paisible et délivré
Je marche, et rassemblé comme le jet d'un phare,
Ce désir que je suis s'avance et me prépare,
Et le temps se referme après, comme de l'eau.

TABLE

Prélude

La seule présence

Servitudes

Chansons et Aventures

Avec le temps



ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX-SEPT AOUT MIL NEUF CENT DIX PAR "THE ST. CATHERINE PRESS LTD." CANAL, PORTE STE. CATHERINE, BRUGES, BELGIQUE

BIBLIOTHÈQUE FIGUIÈRE

COLLECTION " ŒUVRES ET JOURS "

Vient de Paraître :

GEORGES DUHAMEL & CHARLES VILDRAC : Notes sur la technique poétique (2e édition) 1.00

JULES ROMAINS : Puissances de Paris 3.50

PIERRE JAUDON : Dieudonné Tête 3.50

GEORGES DUHAMEL : Selon ma loi 3.50

RENÉ ARCOS : Ce qui naît 3.50

CHARLES VILDRAC : Livre d'amour 3.50

A paraître prochainement :

ANDRÉ THÉVENIN : Contes du Précieux Sang 3.50

ALEXANDRE MERCEREAU : Contes. 3.50

ROGER ALLARD : Le bocage amoureux, *figures et ornements par* ALBERT GLEIZES. — *Ed. de grand luxe* 20.00

BIBLIOTHÈQUE DES XII

LITTÉRATURE — PHILOSOPHIE — CRITIQUE

Collection d'ouvrages inédits paraissant le 1er de chaque mois, réservée à l'abonnement et formant à la fin de chaque année une anthologie à la fois variée et homogène, composée avec le plus grand soin.

Le 1er volume vient de paraître :

HAN RYNER : Le Cinquième Evangile.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

Edition sur vergé français : 1 an 30 fr. — 2 ans 55 fr. — 3 ans 80 fr.
Edition sur hollande : 1 an 100 fr.
Edition sur japon : 1 an 150 fr.

